



Les aventuriers de l'invisible

Dominique Lormier

Histoires extraordinaires de miracles et d'apparitions

Enquêtes et récits sur l'invisible
dans les traditions chrétiennes et bouddhistes

L E D U C . S
P R A T I Q U E

Des histoires de miracles et d'apparitions comme si vous y étiez !

Les apparitions, les miracles et les guérisons extraordinaires jalonnent depuis toujours l'histoire de l'humanité, sans que la science puisse leur trouver d'explications. **Ces récits sacrés nous enseignent la loi du cœur, le chemin de la générosité, le pouvoir de la foi, l'amour au-delà de la mort et l'acceptation.**

Dans cet ouvrage captivant, Dominique Lormier nous plonge au cœur d'histoires incroyables baignées par les traditions chrétiennes et bouddhistes, des apparitions de la Vierge Marie, au monde fascinant des lamas tibétains, en passant par les miracles de Lourdes et de Fátima, et les vies mystiques de Padre Pio et saint Silouane. **Dominique Lormier est lui-même habité par une puissante foi et partage pour la première fois ses propres expériences spirituelles.**

Découvrez la puissance de la compassion et de l'amour inconditionnel



Dominique Lormier, historien et écrivain, est l'auteur de plus d'une centaine d'ouvrages, dont le best-seller *Nouvelles histoires extraordinaires de la Résistance*. De tradition catholique, il pratique également le bouddhisme depuis plus de vingt ans. Il est guide de méditation dans un centre bouddhiste de l'école Kagyupa.

ISBN : 979-10-285-1490-7



9 791028 514907

18 euros
Prix TTC France

L E D U C . S
P R A T I Q U E

Rayon : Spiritualité



La collection « Les aventuriers de l'invisible »

Qu'il s'agisse d'une expérience de mort imminente, d'un vécu subjectif avec un défunt ou de l'entrée en contact avec des esprits qui veillent sur elles, de plus en plus de personnes témoignent ouvertement de leur lien avec le monde invisible. La collection « Les aventuriers de l'invisible » propose de vivre, à travers des textes forts, des expériences extraordinaires racontées par des personnes qui les ont vécues de l'intérieur. Ces récits sont une véritable initiation : et si comprendre le monde invisible et percer ses mystères nous aidaient à nous accomplir ?

Une collection essentielle qui captive et répond
à nos interrogations les plus profondes.



DU MÊME AUTEUR, AUX ÉDITIONS LEDUC.S

Nouvelles histoires extraordinaires de la Résistance, 2018.

REJOIGNEZ NOTRE COMMUNAUTÉ DE LECTEURS!

Inscrivez-vous à notre newsletter et recevez chaque mois :

- des conseils inédits pour vous sentir bien ;
- des interviews et des vidéos exclusives ;
- des avant-premières, des bonus et des jeux !

Rendez-vous sur la page :

<https://tinyurl.com/newsletterleduc>

Découvrez aussi notre catalogue complet en ligne sur
notre site : www.editionsleduc.com

Enfin, retrouvez toute notre actualité sur notre blog et sur les
réseaux sociaux.



Relecture : Clémentine Sanchez

Maquette : Evelyne Nobre

Design de couverture : Antartik

Illustration : AdobeStock

© 2019 Leduc.s Éditions

10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée-Bufferon

75015 Paris – France

ISBN : 979-10-285-1490-7



Les aventuriers de l'invisible

Dominique Lormier

Histoires
extraordinaires
de miracles
et d'apparitions

L E D U C . S
P R A T I Q U E

Sommaire

Avant-propos	7
Introduction : <i>Om Mani Pémé Houg</i>	9
Chapitre 1 – La multiplication des apparitions mariales à la fin du XIX ^e siècle	81
Chapitre 2 – Que s’est-il passé à Fátima ?	113
Chapitre 3 – Les apparitions mariales et les miracles de Lourdes	121
Chapitre 4 – Les miracles de Padre Pio	219
Chapitre 5 – Starets Silouane : une icône vivante	231
Chapitre 6 – Le monde merveilleux des lamas tibétains	237
Chapitre 7 – Lama Guendune, une lumière du bouddhisme	277
Chapitre 8 – Le miracle de Lama Hambo	289
Chapitre 9 – La vie incroyable de Zina Rachevsky	293
Ouvrages du même auteur	301
Table des matières	309

Avant-propos

Tout le monde a entendu parler d'apparitions religieuses et spirituelles, de miracles et de guérisons inexplicables par la science. Il s'agit de phénomènes courants et anciens, qui ne peuvent manifestement pas être niés, tant est considérable le nombre de ceux qui en ont été les témoins et les bénéficiaires. Des scientifiques, qui ont examiné de nombreux cas, sont désormais persuadés que la vie ne se limite pas à l'existence terrestre.

Dans cet ouvrage captivant, nous allons découvrir des histoires extraordinaires, à travers la multiplication des apparitions mariales à la fin du XIX^e siècle, les apparitions et les miracles de Lourdes et de Fátima, et les vies mystiques de Padre Pio et de Starets Silouane.

Le monde merveilleux des lamas tibétains, la vie hautement spirituelle de Lama Guendune, le miracle de Lama Hambo, la vie incroyable de Zina Rachevsky, mes rencontres et mes propres expériences dans le bouddhisme et le christianisme, témoignent des bienfaits de la voie spirituelle de l'amour et de la compassion.

Un livre qui fait du bien, car aussi bien Jésus que Bouddha enseignent la loi du cœur, l'éternelle fragrance de la vertu, le chemin de la générosité, le pouvoir de la foi, du contentement et de la compassion. Jack Kornfield écrit d'ailleurs à ce sujet : « Ils ont, tous deux, inspiré leurs disciples à se détourner du matérialisme et à vivre de la vie de l'esprit, à se tourner vers la connaissance de la vérité éternelle, à s'éveiller à ce qui ne meurt pas¹. »

Les apparitions et les miracles témoignent d'un amour plus fort que la mort.

À travers cet ouvrage, je cherche à réaliser le rêve d'une alchimie verbale, représentant l'exploration intérieure d'une œuvre de voyant. Je cherche à prouver par l'écriture mon pouvoir d'inventeur d'univers, d'explorateur d'inconnu. Je trouve dans la poésie l'immensité du ciel, les étoiles, les luminosités du jour et de la nuit. Sur une page blanche, je peux redonner à la mer ses résonances marines. J'invente des accouplements étranges, j'entrechoque les sens. Les couleurs ne sont pas moins travaillées. Espérant trouver la lumière de l'absolu par l'alchimie du verbe, je plie et presse tous les matériaux au service du mouvement essentiel, de l'emportement, de la libération, envol pur, épuisement jusqu'au brisement final, total, lorsque l'âme s'ouvre à la lumière d'or, au bout du voyage, jusqu'aux rives de l'océan de joie.

1. Marcus Borg et John Kornfield, *Jésus & Bouddha. Paroles parallèles*, Kunchab, 2002.

Introduction

Om Mani Pémé Houng

Un jour de décembre 1965, alors âgé de 5 ans, je traverse seul le couloir de l'appartement de mes parents en région parisienne afin de rejoindre le salon, où se dresse un magnifique sapin de Noël, orné de guirlandes argentées et de boules dorées. Je pousse la porte vitrée du salon, j'avance encore de quelques pas, reste silencieux et admiratif devant l'arbre décoré. Soudain, une forme lumineuse se présente devant moi et je remarque aussitôt le visage tout en rondeur de cette apparition : barbe incertaine, chevelure réduite, yeux bridés, visage bienveillant. Autant fasciné que surpris, je n'ai pas peur et ne manifeste aucune réaction. L'apparition finit par se fondre en moi et me voici plongé dans un océan de lumière radieuse et paisible, comme si la mer se mêlait au soleil. L'amour infini que je ressens est au-delà des mots, au-delà des sentiments et des émotions. Je n'ai plus de corps physique, plus aucune limite, c'est la grande liberté, sans attachement et sans contrainte. Plongé dans cette lumière, je suis relié à tous les êtres sans

distinction, sans préjugé, sans jugement, sans limites dans la connaissance de l'absolu, sans limites dans l'amour ultime.

Comme si la mer se retirait, me voilà de nouveau enfermé dans le corps d'un enfant de 5 ans, planté devant un sapin de Noël. Je ne réalise pas ce qu'il vient de m'arriver. J'ai dû rêver, peut-être ? Trop jeune sans doute pour en comprendre la signification, je me dirige alors vers la chambre de mes parents, où ma mère repasse des vêtements. Je lui tire la jupe pour lui parler, pour lui raconter.

« Maman, j'ai vu la lumière.

– Oui, le sapin est bien décoré.

– Non, une autre lumière.

– Je suis occupée. Retourne jouer dans ta chambre. »

Ma mère me prend cependant quelques instants dans ses bras pour m'embrasser et me repose avec douceur. Je ne suis pas en mesure de lui expliquer en détail ce qu'il vient de se passer, avec un vocabulaire suffisamment précis pour la convaincre. Puis le souvenir de cette expérience s'efface en partie de ma mémoire durant plusieurs années.

Un beau jour de mai, alors âgé de 20 ans, je pousse la porte d'une église romane à Mérignac, en Gironde. La paix bienheureuse et dépouillée de l'endroit me procure une joie profonde et je ressens alors au fond de moi la libération d'un souvenir ancien qui refait surface comme un trésor caché : je suis en mesure de raconter ce qu'il m'est arrivé en décembre 1965. Je vois également défiler des moments précis de ma vie d'enfant et d'adolescent, dont je comprends désormais qu'ils sont liés à cette apparition lumineuse. Tout



semble se dérouler sereinement, comme un fleuve limpide, ponctué cependant d'épreuves et de méandres, mais que l'impermanence emporte dans sa continuité inébranlable. Je réalise que tout ce qui se manifeste est le résultat d'un processus cosmique ininterrompu de germination et de maturation, unifiant le ciel, la terre, les éléments et l'action humaine au rythme des saisons, de la Lune et du Soleil. Tout est en perpétuelle transformation, jusqu'à la libération finale, totale, lorsque l'esprit s'ouvre à la lumière, au bout du voyage, jusqu'aux rives de l'océan de joie.

En m'asseyant dans cette église romane pour me recueillir, il me revient alors en mémoire un autre événement singulier de mon enfance. Juillet 1967, mes parents se sont installés à Pessac, près de Bordeaux, pour les raisons professionnelles de mon père, ingénieur. Il fait beau ce jour-là, c'est l'été, le soleil brille dans toute sa splendeur. Nous sommes sur la plage du Moulleau, près d'Arcachon, sous un ciel sans nuages, merveilleusement bleu. La mer est calme comme un lac. Il y a tout un essaim de voiles sur la ligne extrême de l'horizon. Des vols de mouettes passent et disparaissent. Les pieds dans l'eau, j'ai subitement une extase, je vois le monde autour de moi d'une beauté majestueuse. Je sais que je suis la terre, l'eau, l'air et le feu : extase d'union avec l'Univers, lien d'interdépendance avec tous les êtres. J'entends ensuite une musique joyeuse et entraînante. Ma mère me tire de l'eau et m'emmène, tout proche de la plage, devant un manège avec des chevaux de bois. J'ai alors de nouveau une expérience forte, mais pas extatique cette fois. Malgré mon jeune âge, je comprends que ce que je vois, c'est le monde,

tournant sans cesse comme ce manège. Les enfants assis sur les chevaux tentent vainement d'attraper un flocon de laine que le propriétaire du manège soulève à chaque fois et qui donne droit à un tour gratuit éventuel. Je me dis que la vie sur Terre, c'est cela. Les gens sont pris au piège de leurs émotions. Ils s'agitent beaucoup pour obtenir ce qu'ils désirent, mais l'unique résultat est qu'ils s'enferment dans l'illusion, l'attachement aux choses éphémères et futiles. Et ma mère me pousse à faire un tour de manège. Je ne veux pas être pris au piège et je refuse fermement. Mais je ne comprendrai la véritable signification de la scène du manège que bien des années plus tard.

Jeune marié, je décide de rendre visite à mes parents à Pessac. J'en profite pour marcher dans le jardin. Au milieu de cette verdure apaisante, les souvenirs heureux de mon enfance défilent à nouveau dans ma tête : je vivais dans un univers poétique, comme si un voile venait de tomber. J'étais un enfant solitaire, observateur et silencieux. Il y avait chez moi une soif d'aventure, un appel de la forêt ou du grand large, de la montagne, loin des bruits de la ville. Caressé par le vent, je puisais dans l'environnement sauvage de la nature la conscience vive du monde, la sensualité des arbres et des fleurs. L'azur du ciel se fondait en une merveilleuse symphonie de couleurs. Le soleil brillait, semblable à un disque d'or. Je cherchais alors à habituer mes yeux à cette lumière, une lumière libérée de toute blessure intérieure. Tout devenait objet de découverte et d'évasion, loin du regard oppressant des adultes. Je me détournais des jeux des gamins de mon âge pour lire des romans d'aventures, comme ceux consacrés



aux Indiens. Ces derniers m'apparaissaient être des sages luttant contre l'envahisseur blanc, matérialiste et cupide. Je me plaçais aussitôt du côté des réprouvés, attachés à un monde authentique et altruiste. Fasciné par la chevalerie, je me voyais galoper en pleine campagne, ivre d'aventure et de liberté, défenseur de la veuve et de l'orphelin.

Jeunesse en compagnie de Charles Trenet et Gabriele d'Annunzio

Mon enfance fut bercée par l'univers poétique de Charles Trenet. Je buvais à la source de son génie. J'aimais son ironie légère, sa foi en un monde meilleur, ses réserves mordantes, sa lucidité implacable, ses rêves oniriques d'un ciel toujours bleu, comme la beauté de l'enfance, sa nostalgie du temps qui ne reviendra plus. Il était bon, fantasque, irréel comme les personnages de ses chansons. Il vivait avec eux, loin des contingences de ce monde, dans des paradis de jazz et de troubadours, la poésie en voyage. La poésie ? Il ne l'a jamais cherchée. Elle est venue tout simplement à lui, comme elle va à tous ceux qui savent regarder les choses, parce qu'ils ont ouvert les yeux et les oreilles, parce qu'ils ont laissé entrer la vie par tous les pores. On n'invente pas ses sentiments, ses souvenirs. Ils vivent au fond de soi, puis un jour mûrissent, éclatent. Alors, selon son tempérament et suivant ses moyens d'expression, on peint, on écrit, on chante, on compose une symphonie. Si Charles Trenet chante la mer, les Pyrénées, c'est parce qu'elles furent le cadre de ses jeunes années. S'il parle de rêves, de solitude, c'est parce qu'il les a connus à

l'âge où les impressions marquent le cœur au fer rouge. Mes voyages poétiques dans la joie altière de ses chansons m'ont permis de vivre libre dans un monde moderne désenchanté. Je revois défiler les paysages enchanteurs de ces textes. Charles Trenet de mes jeunes années, grâce à toi, j'allais bientôt admirer le soleil de Narbonne et la Méditerranée antique, les châteaux cathares et les montagnes occitanes, après avoir quitté la ville grise et agitée. J'allais de nouveau communier avec la nature païenne, entre mer et montagne, non pour y gagner des lauriers militaires ou par soif de butin, mais pour me rapprocher du Sud, où la lumière est privée de nuit.

Exilé du monde moderne, je découvris adolescent l'œuvre poétique de Gabriele d'Annunzio, le grand écrivain italien. La beauté de sa poésie me stupéfia comme une apparition soudaine. La vigueur, l'ampleur du mouvement, la volupté, la démesure, l'abondance de son œuvre extasiaient mon âme. Je me mis à rêver d'une Italie envoûtante et mystérieuse, aux jardins pleins de fleurs et d'arcades, d'arbres verts et de vastes cascades. Je baignais dans ses poèmes comme dans une mer étincelante sous un ciel d'été. Pourvu d'une culture extrêmement riche, revivant sans effort le mythe grec, la spiritualité du Moyen Âge, reproduisant l'ampleur des génies de la Renaissance, ouvert à l'influence des poètes étrangers, Gabriele d'Annunzio domine tous les courants venus se fondre en lui et affirme avec une puissance toujours plus grande l'originalité d'une création poétique sans cesse renouvelée. Il est parvenu à accomplir l'union intime de l'art et de la vie. Alors commença



de nouveau une exquise période de bonheur. Je vivais dans l'oubli complet de toutes choses. D'Annunzio avait réveillé en moi la joie païenne qui éclate de toute sa force, la joie physique d'être jeune, de jouir sous les caresses d'un amour primitif et sauvage. Je me rendais souvent au Moulleau, près de la villa Saint-Dominique, où D'Annunzio avait séjourné à la Belle Époque. Tout comme lui, j'embrassais la mer d'un regard enivré. Dans cette excitation profonde, je sentais que le soleil rayonnait au fond de mon cœur. La mer avait un étrange attrait. J'écoutais les vagues comme si elles m'apprenaient quelque chose. De temps à autre, une brise fraîche envahissait la chevelure des pins dont elle emportait le parfum. La mer était verte, d'un vert sombre et brillant. Mon cœur se gonflait d'une aspiration sauvage, vers la grande liberté primordiale dont j'avais fait l'expérience à l'âge de 5 ans. J'éprouvais comme un besoin subit de me libérer d'un corps humain qui m'oppressait, d'en sortir entièrement libéré pour retrouver ce bain de lumière d'or, où la joie demeure à jamais. Aussi loin que l'œil pouvait se perdre, les forêts de pins couvraient les ravins, escaladaient les dunes sans qu'aucune demeure ne détruisît la sauvage beauté du paysage sylvestre. Dans le grand air de la paix, je songeais à écrire. La simple et juvénile exaltation d'une œuvre future se glissait sous les pins et sur la mer, illuminant toutes choses. Fascinant entre ciel et mer, forêts de pins et dunes sauvages, Le Moulleau m'attirait pour communier de nouveau avec le poète sublime de l'Italie nouvelle, héroïque et généreuse, libérée de la médiocrité bourgeoise. Dans l'air diaphane, toutes choses environnantes prenaient une apparence de

trésors, révélèrent une élégante harmonie. La vie s'anima, trépidante et douce à la fois.

La spiritualité de la montagne

Enfant et adolescent, je passais souvent mes vacances dans les Alpes autrichiennes et italiennes, entre Tyrol et Dolomites, ainsi que dans les Pyrénées. J'étais fasciné par la beauté majestueuse des sommets enneigés, sous un ciel bleu sans nuages. Cette admiration des hommes pour ces paysages grandioses est si forte et si durable que l'on est tenté d'en attribuer l'influence à une sorte de charme magique. Dans ces vallées et ces cols, les légendes païennes se mêlent aux croyances religieuses. Il est vrai que la montagne, par sa grandeur et sa beauté immuable, renvoie à la patrie intérieure des hommes libres. Les poètes et les peintres y ont trouvé certains des thèmes préférés de leurs inspirations : chaîne d'un blanc immaculé, cirques enveloppés de nuées, cascades et gorges fumantes, pins échevelés, lacs majestueux, troupeaux au pâturage.

Dans la proximité du ciel et de l'abîme, parmi la grandeur silencieuse et immobile des cimes, la clarté éblouissante des glaciers, je retrouvais inconsciemment la sensation de l'expérience singulière de mon enfance. Grimper de rocher en rocher, de prise en prise pour retrouver ensuite la joie d'une indicible libération lorsque le sommet est atteint et que se présentent des horizons vertigineux. J'y voyais la possibilité effective de ce que je nomme aujourd'hui une « catharsis ». À 25 ans, j'expliquais dans un cahier ce que



j'entendais par « spiritualité de la montagne » : « La spiritualité de la montagne concerne celui qui a vu disparaître derrière lui tout ce qui lui semblait, dans la vie ordinaire, le plus important. Ce qui lui parle et l'entraîne désormais, c'est le puissant message intérieur de la montagne en tant que symbole spirituel. C'est à ce niveau que devrait survenir la pleine et claire conscience de soi. La montagne est désormais dans l'esprit, le symbole est devenu réalité, les apparences se sont dissipées. La montagne n'est plus aventure insolite, évasion romantique, sensation contingente, lyrisme verbeux, héroïsme physique, sport plus ou moins technique. Elle se rattache à quelque chose qui n'a ni commencement ni fin : une paix intérieure inébranlable. »

Tout comme devant la mer, je me sentais revivre à l'approche des montagnes. J'allais de nouveau parcourir les sentiers caillouteux, respirer la fragrance des sapins et des fleurs, laper l'eau claire et glacée des torrents, retrouver la sensation grandiose de l'altitude : royaume où existaient encore la solidarité, le panache et le courage.

La route semblait se resserrer, descendre et monter à nouveau. Plus haut, les sommets s'encadraient dans un ciel merveilleusement bleu. Les prés et les sapins embaumaient. D'une ravine profonde, pleine de fraîcheur, montait une délicieuse odeur de terre humide. Dans le fond, un petit ruisseau bruissait parmi les rocs. Ses eaux étaient couvertes d'écume et de vapeur, que le soleil teignait des plus belles couleurs de l'arc-en-ciel.

Avec mes parents et mes deux frères, je me rendais souvent au pittoresque village d'Igls, situé à neuf cents mètres d'altitude dans le Tyrol, avec son église peinte en jaune clair, son clocher gris et pointu, ses maisons richement décorées de blasons, ses chalets typiques à balcons de bois : point de départ de magnifiques randonnées en forêt sur les pentes du Patscherkofel. Les vues sur la vallée de l'Inn, d'Innsbruck et sur les montagnes environnantes sont parmi les plus belles des Alpes.

Je me souviens d'un beau printemps ensoleillé. Un chalet tyrolien, volets clos, semblait inhabité au milieu d'un bosquet d'arbres verts. Les sapins mêlaient leur parfum à celui des roses. Celles-ci envahissaient le jardin de leur végétation indomptable. Le long de l'allée, les massifs de rosiers blancs ondulaient au moindre souffle de la bise et jonchaient le sol d'un tapis de neige embaumée.

Au-dessus des sombres forêts de sapins, la chaîne rocheuse se dressait, majestueuse et figée dans sa beauté immuable. Des oiseaux, que l'on ne voyait pas, chantaient. À divers endroits, des grillages servaient à faire sécher le foin. Les prairies environnantes étaient déjà couvertes de fleurs aux noms si poétiques : gentianes bleu foncé, edelweiss, campanules bleues, anémones aux six pétales, soldanelles mauves, saxifrages blanches étoilées, lis martagon... Assis sur un fauteuil, je contemplais cette nature en pleine lumière, comme un poète devant une œuvre d'art. Après les affres des études, débutait enfin une exquise période de bonheur. Je vivais serein dans l'oubli complet de toutes choses. Chaque instant était d'une ineffable douceur. Je remarquais que



le massif alpin s'animait de teintes changeantes, rosées, violentes ou douces, suivant l'éclairage de la journée. La nuit tombée, cette forteresse rocheuse se transformait en silhouette énigmatique, menaçante et torturée.

Au bord de la route qui traverse le bourg du nord au sud, les voitures, les landaus et les bus stationnaient devant les hôtels, les chalets et les auberges. Des touristes, sac au dos, chaussures de randonnée aux pieds, parfois le piolet à la main, couverts de l'épaisse poussière de la route, montaient et descendaient sans cesse les marches des hôtelleries.

Je quittais souvent le bourg, trop animé à mes yeux, et marchais sur un sentier qui s'engageait entre les sapins. Partout assailli de sensations profondes, je découvrais dans quels univers de poésie je respirais. Le soleil venait de se lever, empli de cette lumière qui vous pénètre. Le ciel semblait si proche de la terre que l'on se perdait dans l'ineffable. Je marchais d'un pas alerte et léger. Le visage illuminé d'une fraîche ingénuité, les yeux plus clairs qu'un ciel d'hiver, je pensais que rien dans l'infini n'avait autant de valeur que cette expérience libératrice. Après les servitudes du quotidien, je ne voyais plus en moi la pesante prison humaine, mais une âme dévoilée par une succession de grâces, une intuition délicate et puissante à la fois, créant tour à tour les ombres et les lumières de la vie. Je m'ouvrais à l'univers : mon cœur n'avait plus de frontières. Au milieu d'une immensité intemporelle, je voyais s'éveiller en moi le feu des grandes passions créatrices.

J'aimais me rendre près d'un lac, entouré d'impressionnantes montagnes et d'immenses forêts. Ses rives capricieuses enserraient une eau vert émeraude, d'une limpidité de cristal. Le souffle du vent dessinait la courbe des collines, telles des lèvres silencieuses. La nature offrait une myriade de couleurs chatoyantes. En fin de journée, les cimes se poursuivaient, l'une à l'autre, jusqu'à s'estomper en courbes mauves et or. À cet instant précis, je savais que la vie n'était pas une simple évasion romantique, mais un élargissement de la conscience, une bénédiction au-delà des certitudes de l'entendement. Je goûtais cet instant de plénitude avec le sentiment de m'y perdre.

Walter, guide de montagne et spirituel

Je rendais souvent visite à un guide de montagne chevronné, Walter, également philosophe, peintre et poète. D'une mémoire encyclopédique, il était capable de me réciter des textes entiers de divers auteurs. Outre sa langue natale, il parlait parfaitement l'italien, le français et l'anglais. Il s'était souvent rendu dans les montagnes de l'Himalaya et avait été initié au bouddhisme par de grands maîtres tibétains. Il habitait un chalet à l'extrême sud d'une vallée encaissée, là où l'imposant massif alpin se mire dans les eaux du lac. Gagné par la joie de le retrouver, je me sentais revivre.

Walter savait écouter et raconter. Le ton qu'il avait dans la conversation, pour constater les ravages de la barbarie



du monde en crise, n'était pas celui de la révolte ou de l'indignation. Il ne fulminait pas, mais, dans son attitude, il y avait comme l'embarras de celui qui vient de découvrir un spectacle incongru. Je me rappelais son expression lorsqu'un chat lui avait déchiré une liasse de poèmes. C'était la même surprise peinée. Respect, discrétion : ce qu'il y avait de plus oriental dans son maintien, c'était une forme de délicatesse qui traduisait la crainte d'importuner.

Le peintre bouddhiste

Walter m'avait attendu devant la porte de son chalet, la tête coiffée d'un grand chapeau de paille. Il m'annonça son désir de peindre un tableau illustrant le passage de la réalité convenue à l'autre réalité. Il illustra son propos par l'histoire d'un peintre bouddhiste :

« L'artiste vient d'achever sur les murs du palais un paysage de forêts et de cascades. L'empereur de Chine et sa cour sont réunis pour l'admirer. Jamais paysage n'avait paru si réel. Le peintre s'approche du mur, s'y plaque, palpe de ses mains le paysage. Et son tableau s'ouvre pour lui seul, le transparent, le fluide, et l'absorbe. Le voici qui traverse le mur, dur et lisse pour les autres. Peu à peu, il s'enfonce et s'éloigne. Quand l'esprit réalise la vacuité, à savoir la perception de l'interdépendance, la nature participative de la vie où tout est relié, tout devient possible. »

Remarquant mon profond intérêt, il poursuivit :

« Dans la dimension de la vacuité, on sait aussi écouter le nuage dans la cloche. Comment le son de la cloche

donne-t-il à entendre le nuage ? Si l'on restitue la genèse de la cloche, au commencement il y a le nuage, porteur de pluie. Il fertilise la terre où les racines de l'arbre puisent l'eau et les nutriments de sa croissance. Ensuite, le bois coupé par le bûcheron est déposé dans le foyer. Il alimente le feu du forgeron, faisant fondre le bronze qui sert de matière à l'artisan pour mouler la cloche. Le son immatériel de la cloche est porteur d'immensité. Dans la conscience de l'absence d'existence inhérente de la cloche, autrement dit dans la vacuité, il n'y a de limite ni au temps ni à l'espace. La sagesse, qui considère les personnes et les phénomènes dans leur vacuité primordiale, dépasse la dualité. Le monde cesse désormais d'apparaître telle une collection d'objets indépendants et séparés, que l'illusion différencie pour la conscience ordinaire. On comprend que tous les phénomènes procèdent du rayonnement naturel de la sagesse. Tous les phénomènes, y compris d'ordre matériel, solide, physique. Car leurs apparences n'ont pas en elles-mêmes la cause de leur existence. Elles sont vides, aussi évanescentes et furtives qu'un arc-en-ciel, un mirage, un reflet, un rêve. La physique contemporaine confirme cette compréhension de la réalité, puisque l'analyse des particules de matière montre qu'elles ne sont ni indivisibles ni permanentes. L'espace est saturé d'énergies sans substance, changeantes et imprévisibles. »

Puis Walter porta un regard lucide sur notre époque :

« Le pouvoir et l'argent sont les deux grandes obsessions de notre période décadente, qu'en tibétain on appelle *nyidu*, "âges des résidus". La dégradation de l'énergie éveillée dans l'esprit des êtres les entraîne en effet à rechercher et valoriser les



“résidus”, c’est-à-dire tout ce que les générations précédentes ont estimé indigne et sans valeur. Le matérialisme, qui rebuta les sages des temps anciens, est prisé au point de passer pour la doctrine de référence dans le monde contemporain et l’unique vérité. Cette époque sombre est caractérisée par cinq dégénérescences particulières : la dégénérescence de la durée de la vie, de l’environnement, de la pensée philosophique, de la sensibilité des êtres et de leur résistance aux émotions négatives, comme l’orgueil, la haine, l’avidité, l’égoïsme, la jalousie, tous des produits de l’ignorance... Les émotions s’expriment de plus en plus violemment. Il me vient en mémoire ce proverbe du Tyrol : “La montagne reste immuable, les hommes s’agitent.” »

Les traits fins de son visage et la vivacité de son regard révélaient une intelligence hors du commun. Sa nature secrète et réservée recelait bien des connaissances sur la psychologie humaine. Les expériences de la vie marquaient profondément sa sensibilité, davantage que son apparente désinvolture ne le laissait supposer. L’art du dialogue ne possédait aucun secret pour lui, bien qu’il en réservât l’usage à un cercle restreint.

Au-delà de l’effort physique, la montagne lui avait ouvert la possibilité d’une réalisation intérieure. La montagne s’était présentée à lui comme une initiation, que tout homme véritable doit affronter au moins une fois dans sa vie. L’alpinisme était pour lui une ascèse : victoire sur la solitude, le silence et le vide, école de purification de l’esprit et de formation du corps. La civilisation moderne étouffait, selon lui, le sentiment spirituel et poétique de la vie. La

ville industrielle, qu'il détestait, tendait à la mécanisation, au nivellement réglé et prudent, à la fabrication d'être prisonniers de leurs besoins et privés de liberté intérieure.

Son visage reflétait le rayonnement du visionnaire. Ses yeux vifs et brillants attiraient la sympathie dès le premier regard. Sa voix était belle, mesurée et paisible. Une noble réserve régissait chacun de ses actes et chacune de ses paroles. Sa simple présence était source de réconfort.

De l'esprit nu

Lors de cette rencontre, il me cita le passage d'un texte de Lama Guendune Rinpoché :

« Le bonheur ne se trouve pas avec l'effort et la volonté, mais réside là, tout proche, dans la détente et l'abandon. Ne sois pas inquiet, il n'y a rien à faire. Tout ce qui s'élève dans l'esprit n'a aucune importance. Intègre la totalité des phénomènes dans l'essence qui est clarté sans distinction. »

En l'écoutant citer ce maître, je ressentis un immense bonheur intérieur. Mon esprit, rempli de béatitude, devint plus clair et plus vif que jamais. Tout semblait étrangement calme en moi : nudité dépouillée de tout artifice, joie altière qui ne juge pas, silence où règne la plénitude.

Walter poursuivit :

« Rien ne sert de s'inquiéter de la lenteur des progrès de la pratique spirituelle, de se décourager en pensant que l'Éveil est hors d'atteinte, ou presque, et que tout cela marchera peut-être dans un futur lointain. Ce genre d'attitude ne fait



que renforcer les tensions et l'anxiété en rendant incapable de pratiquer la méditation l'esprit serein. »

Le mot « méditation » attira mon attention, ce que Walter remarqua :

« Toute méditation, me dit-il, prend racine dans le besoin de reconnaître l'état réel de l'esprit. L'esprit doit être vu tel qu'il est, complètement nu. Nu, ici, signifie que l'esprit n'est pas recouvert ou obscurci par quoi que ce soit, qu'il n'est en aucune façon altéré. Celui qui peut réellement s'immerger dans cet état originel et naturel de l'esprit comprendra automatiquement la bonne vue de la pratique méditative. Dans la méditation et dans notre vie quotidienne, il y a trois qualités que nous pouvons nourrir, cultiver et mettre en valeur. Nous les possédons déjà, mais elles peuvent être amenées à maturité. Ce sont la précision, la douceur et la capacité de lâcher prise. La méditation nous permet de prendre directement contact avec notre nature à l'état pur, de découvrir la qualité éveillée qui est toujours présente, à chaque instant de nos vies, et ainsi de gagner la paix, la sérénité et la liberté. »

Pour éclairer davantage son explication, il me cita un texte du maître bouddhiste Tilopa :

« Au début, l'activité de l'esprit ressemble à une cascade tumultueuse, ensuite, elle coule, mouvante comme les flots du Gange, finalement, son eau est comme le fils rencontrant sa mère. »

Nous espérons que cet extrait
vous a plu !



**Histoires extraordinaires de miracles et
d'apparitions**
Dominique Lormier



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous
à la lettre des éditions Leduc.s et recevez des **bonus**,
invitations et autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !

LE D U C . S
P R A T I Q U E